

MANUSCRIT DES AIT BAMRANE (1322-1903)

La harka des enfants.

Sur toi la prière avec le salut, Prophète, maître d'El-Boraq,
Intercesseur de tous les gens quand nul n'aura plus souci d'eux,
Dieu n'aura pas de paradis pour celui qui ne t'aime pas.
Celui à qui Dieu veut du bien, celui qu'il veut favoriser,
Il le met dans le chemin de la Loi et de la Foi
Et du maître d'El Boraq il lui fait suivre les traces.
Il suit la voie des Compagnons qui sont passés
Afin de n'être pas parmi les ignorants, il suit les lumières
Pour ne pas aller dans la nuit sans le savoir
Jusqu'au jour où il tombera dans tes ténèbres, autre vie,
Et dans les tourments de l'enfer.
Mon refuge, le vaillant, mon refuge en ton visage.
O Prophète, messenger, que le grand roi me pardonne
Et soit généreux pour moi.
Bismillah, c'est par toi, ô Dieu, que je commence.
Le nom de Dieu, c'est lui que je mets en avant
Dans toute chose que j'entreprends.
Dieu a mis en Bismillah de grandes faveurs.
C'est l'heureux présage ouvrant les portes du ciel.
Toi qui veux trouver le bien, qu'il commence ton discours.
Il vient, celui qu'on appelle en disant son nom.
Je t'appelle par bismillah. Dieu, sois présent auprès de moi

Pour que tienne bon mon barrage et pour qu'il ne s'écroule pas.
O le Très-Haut, assiste-moi.

Je veux raconter un récit de guerre de ceux d'autrefois
Même un rocher en l'entendant devra pleurer.
Le cœur et le foie du croyant seront de l'eau,
Ses veines seront des canaux roulant des larmes et de l'eau,
En entendant conter ce qui est arrivé
Aux valeureux enfants des Compagnons
Qui tous étaient, les pauvrets, des adolescents.
Tout cela est arrivé après la mort du Prophète,
— Que Dieu mette sa complaisance
En tes Compagnons, maître d'El Boraq,
En tous ceux qui suivent ta voie
Et qui sont de la Tradition. —
Des cinquante-cinq jeunes garçons
Je vais vous raconter l'histoire.
Après que fut mort le Prophète, resta le fils d'Abou Taleb.
Le temps amena des années de misère et d'aridité,
Le grain devint cher, les gens n'avaient plus de biens.
Celui qui voulait rester n'avait endroit où rester :
Et rester dans la misère est pire que s'en aller.
Un jour, ayant prié la prière du Dhour, Sidi Ali sortit.
C'était, entre les jours de Dieu, un vendredi.
Il s'en alla, resta en paix dans sa demeure.
Vinrent les pauvres gens dire à Sidi Omar :
« Tiens conseil avec le Roi. Qu'au dehors il nous envoie.
Que chacun de nous s'en aille à l'endroit qu'il connaîtra.
Emmenons tous nos enfants jusqu'à un temps plus prospère,
Les uns dans l'Inde, en Syrie, les autres dans l'Yemen.
Si Dieu a pitié de nous, nous en reviendrons,
— Ceux qui seront encore au monde.
Sidi Omar, en courant, s'en va frapper à la porte.
Sidi Allal, se levant, jetant son regard sur lui,
Lui trouve l'air attristé. O les gens, il sort de suite.
« Qu'est cela, dit-il, Omar, que s'est-il passé ?
J'ai laissé dans la mosquée les Compagnons dans la paix.
Rien ne vous a-t-il troublés depuis que je suis parti ? »

Le fils d'Iaser lui dit : « C'est le temps du tourment.
 Tous les Compagnons veulent s'en aller en te laissant seul,
 Ils m'ont envoyé près de toi, en messager.
 Ils disent qu'ils veulent partir — en vérité pour revenir —
 Ceux qui seront encore au monde. »
 Sidi Omar revient près de ses Compagnons.
 « Le Roi, leur dit-il, a dit qu'on fasse le compte.
 Qu'on dénombre les partants, jusqu'à leur retour. »
 On dénombre tous ceux qui veulent émigrer
 Et, dans chaque foyer on compte les enfants.
 Quand on en porta le compte à Sidi Ali
 Il pleurait et pleuraient aussi
 Ceux qui étaient auprès de lui,
 En voyant les Compagnons qui voulaient partir
 Le laissant dans la solitude
 Sans nul pour rester avec lui
 Dans la paix ou les assemblées.
 Il voit la ville ruinée par tant de départs.
 « Fais publier, Omar, à tous les pauvres gens
 Auprès de moi qu'ils se rassemblent.
 J'aime mieux leur prêter tout l'argent du Trésor.
 Quand Dieu donnera le pardon, ils le rendront. »
 Quand furent là tous ceux qu'on avait dénombrés
 Ils reçurent de sa main tout le cuivre du Prophète.
 Il donne les mouzounas, une mesure par tête.
 Et celui qui n'en aura plus,
 Qu'il revienne, il en aura d'autres.
 Mais voilà en vérité, le Trésor vidé
 Jusqu'à des temps meilleurs,
 Où Dieu aura pardonné
 Et donné du bonheur avec générosité.
 « Le fils d'Abou Taleb vous envoie ce message,
 Auxiliaires et émigrés.
 Que tous les Compagnons ici soient rassemblés.
 Que nul ne reste absent, de ceux qui sont au monde.
 Rassemblons-nous à l'instant pour le bien commun.
 Le Trésor est vide et j'en ai souci.
 Ce qu'il faut, c'est vous lever, vous diriger à l'instant

Vers l'Inde et l'Yemen et toutes nos tribus
 Et dites-leur qu'on prépare à l'instant l'argent pour le Trésor.
 C'est le roi qui l'a dit. Qu'on ne tarde pas, même un peu. »
 « C'est à toi d'ordonner, dirent les Compagnons.
 Celui-là va se préparer à qui tu diras de partir. »
 On choisit ce jour-là tous ceux bons pour la guerre.
 L'un à côté de l'autre, ils furent rassemblés.
 Ainsi furent, en vérité rassemblés cinquante et cinq cavaliers.
 Ce sont ceux-là, lui dirent-ils, qui vont aller chercher l'argent.
 Ils sont habitués à la guerre et à la chaleur, s'il fait chaud.
 Et ils savent aussi parler, dans les assemblées, s'il le faut.
 « Ceux qui se tiennent avec moi, leur dit-il, ne partiront pas
 Pour le rezzou ou le jihad, je veux avoir des compagnons.
 Pour aller chercher de l'argent, c'est vos enfants qui partiront. »
 On fit rassembler tous les enfants de dix ans.
 On mit sur les chevaux selle et harnachement.
 Chacun d'eux, monté sur sa selle était victorieux de la Lune,
 A qui Notre Maître a donné la Lumière avec la Beauté.
 — Que Dieu mette sa complaisance
 En tes Compagnons, maître d'El Boraq —
 Sidi Allal lui répondit : « O Sidi Omar ben Iaser,
 Souffre d'avoir tous les enfants pour compagnons. »
 Et Ben Iaser, lui répondant, parla ainsi :
 « Je te demande — Dieu m'agrée — de choisir pour m'accompagner
 Cinq guerriers semblables à moi avec lesquels j'ai combattu.
 Si se présente le jihad, nous serons bien assez nombreux.
 Avec tous ces enfants que voilà rassemblés,
 Je n'aurai que souci, quand il faudra œuvrer. »
 Sidi Allal lui dit : « Va donc et sois patient.
 Jé te le demande, ô mon frère Omar, et par ton visage
 Pars avec les enfants et laisse les parents.
 Je ne veux pas dégarnir l'endroit où je suis. »
 Sidi Omar, à cheval, précède les braves.
 Suivent tous les guerriers, l'un derrière l'autre.
 Voilà les parents, chacun suivant son enfant ;
 Chacun le confie à Dieu, lui donne son agrément
 Et leurs corps sont revenus. Mais leurs esprits les suivaient.
 Les braves s'en sont allés, par la chaleur, le vent du Sud.

Par les plaines, tant de jours, que la route est longue :
Quarante jours de voyage, ou plus, à la file.
Mais quand ils furent en Syrie, à Baghdad ou dans l'Yémen
Toute l'Inde fit accueil à ces messagers.
Qu'on prépare à l'instant la Zekat et l'A'chour,
Le Roi nous a envoyés et nous a dit d'aller vite.
Le Trésor a tant donné que pour nous, il s'est vidé. »
« Soyez les bienvenus, nous ne faisons qu'un seul.
Nous allons vous donner tout ce qu'a dit le Roi,
Et plus. Et c'est facile. Et nous n'avons souci
De tout ce qu'avec vous nous ne partageons pas. »
On rassembla pour eux, en vérité,
Des biens et non en petit nombre.
De l'or et de l'argent, ce qu'ils ont emporté, c'était une merveille,
Et des chevaux et des troupeaux.
Des esclaves et des chameaux.
La caravane prit sa route, et des gens, non en petit nombre.
« O nos frères, dirent-ils, soyez fermes dans la Foi.
Tout le bien que vous avez fait, que Notre Maître vous le rende. »
Et les autres ont répondu : « Nos prières à Dieu pour vous.
Dites notre salut à tous les Compagnons.
Et visitez pour nous, quand vous serez rentrés,
Le Prophète, le Messenger. »
Les Compagnons, après combien de jours de route,
Un jour, atteignirent un puits, isolé, auprès du chemin,
Il y avait là deux chemins : celui de droite
Conduisait à Médine, à l'écart du danger,
Et le deuxième allait passer
Par la plaine sans eau du pays des Roumis.
Les chemins sont toujours deux : un à droite et un à gauche,
C'est ainsi que tournent les choses,
Vous qui voulez des paraboles.
Sidi Omar leur dit : « Mes frères, rassemblons la caravane
Et déchargeons jusqu'au moment de la fraîcheur.
Prenons de l'eau. Mangeons un peu. Abreuvs les bêtes.
Et quand nous chargerons, voilà quel est le chemin de chez nous. »
Au-dessus de l'eau, ils plantent les tentes
Et Sidi Omar entre dans la sienne.

C'était un vieillard grisonnant. Tant de jours, il avait marché,
Frappé par la route et la selle, le pauvre, le voilà couché.
— Et la chaleur de la route, car le jour était très chaud. —
« Faites boire et manger les bêtes, leur dit-il, à satiété,
Chargez de l'eau en surplus, car la route est longue,
C'est deux jours au moins de route sans eau.
Courez, préparez vos repas,
Soyez prêts à l'appel du dhour,
Et qu'après avoir prié, on se mette en route.
In challah, celle de droite est la route de chez nous. »
Puis il tourna la tête et s'endormit en paix.
Les enfants des Compagnons préparent leur nourriture.
Ils se pressent. L'un ne connaît, quand la caravane s'arrête,
Que ce qui est d'obligation.
Un autre, lui, s'en va puiser de l'eau.
Or, un maudit de chrétien, — Dieu le confonde et lui donne
Une misère après l'autre, toutes se suivant, —
C'était un de leurs devins, qui font des traits sur la terre.
Le devin sait avoir commerce avec Iblis.
Il était, celui-là, chasseur des Musulmans et tournait autour d'eux.
Il monte sur une hauteur et il regarde dans les plaines.
Au-dessus de l'eau, il jette les yeux, il y voit les tentes.
Sur la terre, il jette ses doigts, y trace des traits,
Apprend qu'elles ne sont pas à ceux qui portent des coiffures.
Et le Maudit recommence tant qu'enfin il comprend tout.
De tous ceux qui étaient là, un par un, il sait le nombre.
Il connaît, grâce à ses traits, l'aspect de chacun.
Il met un manteau rayé, semblable à ceux des Arabes,
Il sort en cachant sa coiffure,
Mais il ne peut pas tout à fait dissimuler sa chevelure.
« Le salut sur vous, dit-il, ô les Compagnons. »
« Et sur toi le salut. Mais qui t'amène ici ?
Nous te voyons revêtu d'habits musulmans,
Mais le sang qui paraît sur toi des Arabes n'est pas le sang.
Il est beau, mais sans sel. Sa couleur est très bleue. »
Le païen parle et dit : « Je suis un de chez vous,
Mais à Médine, en vérité, vous n'étiez pas encore nés
Quand des Arabes le trafic m'a séparé et égaré.

Ce n'est pas depuis peu de temps
 Que je suis de chez nous sorti et exilé. »
 Il pleurait, se frappait les joues
 Et tout cela était voulu.
 « A vous la bienvenue, ô parfum de chez nous !
 Ainsi que vos parents, vous je vous connais tous.
 Celui-ci est fils d'un tel et semblable à lui
 Et celui-là aussi dont un tel est le père. »
 « C'est vrai, tu connais, dirent-ils, tous nos parents. »
 « Sidi Aomar, lui l'ancien, il va aussi me reconnaître,
 Mais la fatigue est sur lui. Qu'il repose encore. »
 Le païen craignait qu'il ne s'éveillât et connut sa ruse :
 « Apprenez-moi, dit-il, qui vous amène ici.
 Je veux me joindre à vous pour retourner chez nous. »
 « Sur toi la bienvenue. Nous t'emmenons chez nous,
 Nous venons de l'Yemen, apportant le Trésor. »
 « Quel chemin prendrez-vous ? Je vais me préparer
 A vous rejoindre en route, ô les fils de mes frères ?
 Le temps de rassembler mes biens
 Chez celui qui les a en garde
 Et dans deux ou trois jours je vous rejoins en route. »
 « Ce chemin-là, ont-ils dit, va nous conduire chez nous
 Après une lune de nuits, si le Tout-Puissant l'a écrit. »
 Le païen pleure encore et il verse des larmes.
 « Dieu unique, enfants, c'est trop long pour vous,
 Vous aurez soif en route et vous n'aurez pas d'eau. »
 « Sidi Aomar a dit que le chemin est bon
 Évitant le pays de ce chrétien qu'on nomme Abd es Satih. »
 « Ouak ouak, leur dit-il. Il est dangereux pour vous.
 Écoutez-moi, je croyais
 Que Sidi Aomar, l'ancien, connaissait la route.
 Or il vous conduit aux déserts et vous égare.
 Celui-ci est le bon chemin. Allez-y. Je vous y rejoins.
 Et vous y aurez la paix ; les Arabes se suivant ;
 Une tente suivant l'autre et de l'eau,
 Du beurre et du petit-lait et non pas un peu,
 Dieu y a donné l'abondance.
 Et de l'eau. De la soif nous ne souffrirons pas

Et le chemin court. Et ce n'est pas long.
 Ce n'est que dix-huit ou vingt jours. »
 Le Maudit creusait un trou pour les y rassembler tous.
 Mais le refuge est en Dieu. L'envie fait perdre la tête.
 Il part, les laissant décidés à prendre le chemin de droite.
 Il part, il se presse, il court vers Abd es Satih.
 Il s'abat, il se relève, il le salue jusqu'à terre.
 « Parle, dit Abd es Satih. Comment va le temps ?
 Parle. Et ce que tu voudras, on te l'apporte à l'instant. »
 Voici ce que je t'apprends. Mais donne-moi récompense.
 Je t'apporte une nouvelle agréable au cœur.
 Des Musulmans viennent vers vous, en caravane,
 Je les ai mis sur un chemin où ils trouveront leur prouesse ;
 Ce ne sont rien que des enfants et des biens non en petit nombre,
 De l'Yemen et de la Syrie ils rapportent des monceaux d'or. »
 Abd es Satih à son armée envoie son ban.
 Dans la ville il fait rassembler les habitants.
 Dans la nuit sont prêts soixante-dix-mille,
 Tous de la ville et sans compter
 Ceux du dehors qui vont les suivre.
 Que ma parole revienne à Sidi Aomar.
 Aussitôt qu'il s'éveille, il fait ses ablutions,
 Puis, après qu'il a prié, appelle ses compagnons :
 « Debout, nous allons partir. Voilà le temps rafraîchi. »
 Répondant à son appel, ils montent tous à cheval.
 Les esclaves suivent avec les chameaux et combien de gens,
 Sidi Aomar marche en tête et prend le chemin de droite.
 Mais tous les Compagnons arrêtent leurs chevaux
 Et font retourner les chameaux,
 Jurant qu'ils ne prendront que le chemin de gauche.
 « Compagnons, leur dit Aomar, celui-ci est le bon chemin. »
 Mais tous jurent : « Celui-ci nous ne voulons plus le prendre.
 Ce chemin-là est facile et tranquille,
 Il va chez nous.
 Dieu nous y donnera du beurre avec du lait
 Et des Arabes tout du long.
 En dix-huit jours, il nous fera rentrer chez nous.
 Avec celui-ci c'est toute une lune, combien de jours. »

Sidi Aomar voit la tromperie. Il a de la peine.
 « Tout ce que vous dites là, qui vous l'a appris ?
 Que ce chemin-là est plat et tranquille, qui vous l'a dit ?
 Qui de vous y est allé pour en donner la nouvelle ?
 Au pays sans eau des Roumis,
 C'est là qu'il conduit, ô mes frères.
 Suivez-moi. Le chemin de droite est celui de la paix. »
 Mais ils lui dirent tous d'accord :
 « Non, non, c'est à toi de nous suivre.
 Un homme, lui dirent-ils, un Arabe qui sait tout,
 Qui fut jadis à Médine et connaît tous nos parents
 Est venu auprès de nous et nous a dit ces nouvelles. »
 Or Aomar a tout compris au portrait qu'ils lui ont fait :
 « Malheur à nous, les Compagnons,
 On a trahi votre confiance.
 Celui-là, c'est un magicien, ennemi de notre prophète,
 Qui donne à Abd es Satih les nouvelles de chez nous.
 Mais les Arabes Qoreich
 Il n'en est pas un que j'ignore.
 Mais ce pays, je le sais, c'est le pays des Roumis
 Que pas un Arabe n'habite. »
 En résumé, de leur avis, ils refusent de revenir.
 Et chacun ne fait jamais rien
 Que ce que Dieu a ordonné et décrété.
 Aomar va, vient, puis leur dit : « Je vous suis.
 Allez suivant votre idée jusqu'à ce qu'elle apparaisse.
 Dieu, qu'il me fasse tomber — il le peut — dans un abîme
 Plutôt que de vous quitter pour rentrer chez nous.
 Que dirais-je à mes amis, que dirais-je à vos parents
 En arrivant chez nous ? Les pleurs n'arrangent rien.
 Supporter les soupçons et donner des raisons ?
 Allez, où que vous alliez, j'y vais moi aussi. »
 Et les voilà sur le chemin sur lequel on les attendait.
 Ils allèrent cinq jours sans voir aucun Arabe.
 Un jour, peut-être au bout de dix jours à la file,
 Un matin, de bonne heure, en regardant les plaines
 A droite, à gauche, ils voient des animaux sauvages
 Et d'autres devant eux et aussi derrière eux

Beaucoup de chacals, beaucoup de gazelles.
Et des animaux, non en petit nombre.
Ils avaient été rabattus de tous côtés
Par ceux qui portent des coiffures.
Tous les Compagnons disaient : « Voyez-vous que d'animaux !
Nous avons marché dix jours sans en voir un seul
Aujourd'hui, en ce lieu-ci, des chacals sans nombre. »
Le fils d'Aomar a parlé. Il pleurait, le pauvre :
« Vous verrez encore, dit-il, de plus gros chacals.
Où sont le beurre et le lait, comme vous disiez ?
Où sont les tentes et les camps que vous disiez ?
Aujourd'hui vous verrez tout ce que j'avais dit
Vous trouverez (le résultat) de vos avis.
Ceignez-vous, enfants, pour y être prêts.
Tout ce que vous voyez est chassé par la crainte,
Effrayé par Abd es Satih,
Des mehallas des chrétiens, nous sommes tout entourés. »
Il n'avait pas fini ces mots, voilà qu'un tourbillon s'élève
Vis-à-vis de l'œil du Soleil et le recouvre tout entier.
« Ce tourbillon, dit-il, il arrive sur vous.
Un autre vient sur vous du fond de la Feija.
Il n'y a pas à se sauver.
Comme une bague ils nous entourent.
Le pardon mutuel, ô nos frères.
L'ordre de Dieu, ainsi qu'il est sorti pour nous,
Nous n'avons qu'à l'exécuter. »
Il pleurait, disant : « Sur nous voilà arrivé
Ce que je voulais éviter.
Et j'avais tant dit à Sidi Ali :
Change-moi ceux-là pour cinq comme moi.
S'ils étaient avec moi, je n'aurais nul souci.
Il m'a donné des enfants et me voilà dans la peine. »
L'un des braves se leva et lui répondit :
« Oncle, qui te fait pleurer ? Assez de paroles :
Dis-moi combien mon père aurait fait de cadavres
De ceux qui portent des coiffures,
O Monseigneur, dis-le moi. »
« Ton père à cent, dit-il, aurait pu tenir tête. »

« Et moi, c'est plus de deux cents, dit l'enfant,
Que je veux combattre et exterminer
Avec le tranchant de ma lame. »
Éperonne son cheval et s'en va comme le vent.
Joyeux est Sidi Aomar et il rit, le pauvre.
Un deuxième vient qui parle de même.
« Ton père, il pouvait lutter avec deux cents côte à côte. »
« Compte sur moi, dit-il, pour un millier de morts »,
Et part comme l'épervier qui descend du ciel.
Le sang revient à Aomar. Il se dresse, il a confiance.
L'un dit : « Un millier ne me font pas peur.
Je serai contre eux tous une lame aiguisée.
Par la baraka d'El Borak,
M'assistent la force de Dieu et sa puissance. »
« Dis-nous, lui dirent-ils, ce que tu nous ordonnes :
Nous élancer d'un côté, percer et passer,
Ou rassembler les chameaux et décharger la caravane ? »
Il leur dit : « Rassemblons toute la caravane
Et déchargeons-la. Les chevaux autour.
Entourez bien le camp et combattez, les braves,
Combattez jusqu'au moment où vous aurez tous succombé.
Une étrenne après une étrenne
Et jusqu'à l'usure des sabres. »
Tous l'approuvent disant : « C'est ainsi qu'il faut faire. »
Voilà les Compagnons qui montent à cheval,
Se donnent le pardon mutuel
Et chacun embrasse l'autre, en pleurant, le pauvre.
Ils sortent par dix et tous d'un seul cœur
Et nul ne voudrait laisser son voisin.
Tel l'épervier qui fait des cercles sous le ciel
Déploie ses ailes vers la terre
Pour emporter ce qu'il désire.
La poussière monte au ciel, le sabre besogne,
Ainsi que la faux qui moissonne l'orge.
Quand dix Musulmans avaient succombé,
Il en sortait dix autres.
Comme des moutons frappés de folie
Sont ceux qui portent des coiffures.

Quand dix Musulmans avaient succombé,
Il en sortait dix autres
Qui combattaient encore et faisaient du carnage
Plus que ceux qui étaient passés.
Et quand ceux-là étaient tombés,
Il en venait encore dix autres,
Tant qu'à la fin sont tombés tous les Compagnons, les pauvres,
En laissant aux Chrétiens un gage, un gage amer :
Mil huit cent soixante des leurs
Étaient morts et anéantis.
Tous avaient été massacrés.
Les cinquante-cinq du Prophète les avaient tous exterminés.
— Dieu soit bienveillant pour tes compagnons, maître d'El Boraq.
Dans l'armée du chrétien, il en restait deux mille,
Mais mille huit cent soixante étaient couchés à terre.
Or ceux qui survivaient emportent le trésor.
Ce qu'apportaient les Compagnons,
Tout est tombé entre leurs mains.
Quand leur armée rentra au milieu de la ville,
Chacun sortit de ceux qui portent des coiffures
Sans que restât dedans même une créature.
Une autre armée sort aussi
Et non pas petite et c'était merveille.
Et tout dans la ville s'agite et tremble
Ainsi que les hautes falaises
Par le tonnerre et la tempête.
L'infidèle a donné l'ordre, il faut se réjouir.
Les Chrétiens sont rassemblés.
On joue, on sonne les cloches.
Quiconque a un cheval parade en beaux habits.
Après ce qui leur arriva, la défaite ainsi que j'ai dit,
Mil huit cent soixante morts, ils se réjouissent encore !
Or il y avait chez eux un Croyant.
Qu'il fût Musulman, c'était un secret, nul ne le savait.
Il était maître de la porte et un des familiers du Roi,
Serviteur d'Abd es Satih, il était chéri de lui,
Mais qu'il fût croyant, le Roi n'en avait
Ni connaissance ni soupçon.

Or dans son cœur s'agitait et était brûlant
 Le dévouement à la cause des Musulmans.
 Il interroge, il dit : « Pourquoi se réjouit-on ? »
 Comme s'il ignorait quelle en était la cause.
 « N'est-ce pas la maladie qui tant de jours t'a éloigné,
 Ou la boisson fermentée qui tant de jours t'a troublé ?
 Mais c'est l'ordre du roi, toi qui es son ami,
 Abd es Satih a ordonné de se réjouir :
 Cinquante-cinq croyants ont été mis à mort,
 Leurs biens ont été enlevés, de l'or tant qu'on ne peut compter,
 Des esclaves et des chameaux et des selles et des chevaux,
 Des sabres non en petit nombre.
 Or mil huit cent soixante morts y sont tombés,
 Il en reste deux mille et tout le reste est mort. »
 Le croyant est dans la joie à cette nouvelle,
 Il dit : « Voyez ce païen, comme il se réjouit,
 Cinquante-cinq tués pour lui ce n'est pas peu.
 Le chrétien oublie les milliers que le sabre lui a fauchés.
 Le fils de païen a subi des morts, non en petit nombre,
 Il ordonne encore des jeux, la joie et les beaux habits !
 Or ce Musulman s'en fut près d'Abd es Satih.
 Il tombe sur ses genoux et lui fait la révérence.
 Abd es Satih est peiné en le croyant dans la peine :
 « Apprends-moi quelle est, dit-il, la cause de ton chagrin ?
 Parle sans tarder, dit-il, car je suis peiné.
 Tant que je n'aurai pas éclairci ton désir,
 Je serai sans repos.
 Quand l'ami est dans la peine, il faut qu'on y soit aussi ;
 Parle sans tarder et lis ton message,
 Toute chose est prête à l'instant
 Pour laquelle s'ouvre ta bouche.
 Prends, si c'est de l'argent, tout ce que veut ton cœur.
 Et si l'injustice est sur toi,
 Je veux l'enlever à l'instant. »
 « Je n'ai pas souci de l'argent,
 On ne m'a pas fait d'injustice
 Si ce n'est qu'à ta joie je n'ai pas pris ma part,
 Je croyais qu'avec toi je ne faisais qu'un seul,

Car nous allions ensemble ;
 Que je partageais avec toi joie ou chagrin qui arrivait.
 Mais tu ne m'aimes pas. C'est une trahison
 De ne m'avoir pas fait prendre part à ta joie.

Rien qu'un seul d'entre eux, si je l'avais tué, j'en aurais la gloire.
 Les réjouissances d'ici, c'est bon pour les femmes.
 Les beaux vêtements n'ont pas de douceur pour moi,
 Ni le miel avec le thé, ni la joie
 Tant que je n'aurai pas fait ce que je désire.
 Ordonne-moi, dit-il, que je prenne un flambeau,
 Que j'aille au milieu des morts rassembler les Musulmans
 Et que je les jette au feu.
 Si je peux faire cela, c'est là qu'est ma joie. »
 Abd es Satih lui dit : « Je te donne cet ordre
 Si c'est là ton désir, vas-y, je te l'accorde. »
 Il s'en va joyeux et court vers les morts.

Il prend une houe en main avec un bâton pour aune.

Tout ce que voient ses yeux, c'est gens couchés à terre.
 Sans compter ceux qu'il ne voit pas, au fond des plaines,
 Aussi nombreux que sauterelles
 Étaient morts ces fils de païens.
 Et au milieu de tant de morts, il ne voit pas les Compagnons.
 Or, il fait ses ablutions, prosternations, invocations.
 Étant prosterné, il invoque Dieu, en pleurant, le pauvre.
 « Je t'invoque, ô Dieu, dit-il, comble mon désir.
 Fais-moi voir les Musulmans, que nul ne m'échappe. »
 Il relève sa tête inclinée vers la terre,
 Il regarde à droite et à gauche
 Et il voit vers le Ciel monter une lumière,
 Elle lui fait connaître un Musulman de Dieu
 En sortant de sa bouche ainsi qu'une colonne.
 Il le prend, lui met un linceul et l'enterre comme il convient,
 Il va encore et il voit une autre colonne,
 Il va encore et il trouve un autre Croyant,
 Lui met encore un linceul, et ainsi

Cinquante-quatre par lui sont ensevelis,
 Or, sur le cinquante-cinquième, était non pas peu de lumière.
 Il trouva qu'il était très vieux, tout gris ayant des jours nombreux,
 Et que le souffle de la vie de son corps n'était pas sorti.
 Il le met dans un tellis et le charge sur l'épaule,
 Il trouve un champ de luzerne et il l'en recouvre
 Et le porte dans sa maison.
 Puis il a lavé ses plaies, et non pas peu de blessures,
 L'acier des chrétiens l'avait découpé en petits morceaux ;
 Mais Dieu n'avait pas écrit ce jour-là qu'il rendit l'âme :
 Un jour qui est à la vie ne peut être à l'autre monde,
 Jour qui est à l'autre vie, rien ne peut l'en empêcher.
 Sidi Aomar revient à lui, en soupirant
 Et pour ne pas le fatiguer, tout doucement
 Parle avec lui le Musulman.
 Il pleure, il change de couleur, le malheureux, en le voyant.
 « De quoi souffres-tu ? Que l'aman de Dieu soit entre nous deux.
 Je suis Musulman, ton frère, et j'aime l'aman,
 Je crois en Dieu, à ses anges, au prophète Mohammed.
 Votre prophète de Dieu, c'est celui que j'aime,
 Mais je suis dans le pays des Roumis,
 Je suis le maître des portes d'Abd es Satih.
 J'ouvre la porte que je veux, je ferme celle que je veux,
 Mais je cache ma foi, je ne la montre pas,
 Si on me savait Musulman on me tuerait.
 En résumé, entre nous la parole et le serment. »
 Il était bon pour lui, toujours de bons repas,
 Un bienfait après un autre et non pas peu de bien.
 Il égorgeait pour lui chaque jour un mouton
 Et ne lui donnait rien que les morceaux de choix.
 Et lui, ce qu'il lui disait, et lui, ce qu'il lui disait
 Sans convoitise il lui disait les traditions du Prophète
 Et tout ce que nous a prescrit l'Envoyé maître d'El Boraq.
 Il parlait aussi du Divan et sa foi devenait plus grande.
 En résumé Aomar guérit de ses blessures.
 Il se souvient du païen et de la mort des enfants,
 Il se souvient des enfants des Compagnons et il pleure.
 Le Musulman lui dit en le voyant pleurer :

« Dis d'où vient ton chagrin ? Nul mets ne fait défaut
Et ni la viande ni le thé, ni les habits ni les tapis,
Tu es le bienvenu chez moi. »
Sidi Aomar lui parle et voilà ce qu'il dit :
« Amers pour moi sont la farine ainsi que la viande et le thé
Et les habits et les tapis. Qu'y a-t-il de doux pour celui
Qui est exilé et perdu chez les Roumis ?
Donne-moi, dit-il, s'il en est chez vous,
Un pigeon tout blanc comme un bloc d'alun
Non taché de noir. Va, cours le chercher,
Pour aller chez nous comme un messenger.
Aujourd'hui vendredi voilà qu'on s'y rassemble
Pour faire la prière et nul être n'y manque. »
Le pigeon qu'il voulait, voilà qu'on lui apporte
Et Si Aomar prend un calame et du papier.
Il écrit : « Bismillah », puis donne les nouvelles.
« Salut sur toi, Dieu t'assiste, Sidi Allal.
Je t'apprends, Monseigneur, que je suis arrivé
Jusqu'à Bagdad et dans l'Yémen
Et l'argent du Trésor nous l'avons emporté.
Mais les chrétiens nous attendaient sur le chemin,
Des milliers de chevaux et des harkas sans nombre,
Plus nombreux que des sauterelles.
Ils sont tombés sur nous et nous ont entourés.
Assurément en vérité, nous avons connu l'autre monde.
Si tu avais vu ce jour-là, toi, le lion, le victorieux,
Le cavalier des beaux chevaux, si tu avais été des nôtres !
J'ai lancé sur eux une charge et puis encore une deuxième,
Mais quand j'ai voulu la troisième
Il n'en restait plus un des pauvres compagnons,
De tous ces enfants que j'avais, je restais seul,
J'étais blessé à mort. Ils m'ont laissé pour mort.
Or, dans le portier du roi, j'ai trouvé l'aman,
Mais ce n'est que du grand roi que j'espère le secours. »
Dans sa lettre il écrit non pas peu de nouvelles,
La met sous l'aile du pigeon en faisant une invocation :
« Avec le secours de Dieu, si tu la fais parvenir,
Que tu aies le paradis,

Mais que tu sois de l'enfer, o pigeon, si tu faiblis.
 A l'instant porte aux Compagnons le dépôt de Dieu. »
 Le gentil pigeon s'envole et s'élève au Ciel,
 Agite son aile et tournoie encore et revient à terre.
 Il va, pour se reposer, vers le pavillon du roi.
 Le Musulman, qui le voit, en a du tourment,
 Jamais n'eut plus grand souci que de ce pigeon,
 Car Abd es Satih au vol tire les oiseaux.
 Il l'emporte sur toi, faucon qui descends du ciel,
 Il sait à l'instant abattre un oiseau.
 Sidi Aomar lui dit : « N'aie pas peur, attendons.
 Dieu nous a sous sa garde, ainsi que ce pigeon. »
 Abd es Satih a vu le pigeon se poser,
 Il ajuste son arc pour le frapper à mort.
 Voilà que Sidna Djabril, sous la forme d'un faucon,
 Par la puissance de Dieu prend en chasse le pigeon,
 Qui, le voyant, s'élève au ciel.
 Le païen pose son arc, sans avoir rien fait.
 Cependant que le pigeon pressé par Sidna Djabril,
 Va plus vite que l'éclair ou qu'un vent violent
 Qui descend du ciel. Poussé par la peur,
 Le pauvre pigeon ne sait plus où se sauver,
 Son aile est fatiguée du ciel, il se dirige vers la terre,
 Il va vers Médine, ô mon frère, où on l'envoie en messager.
 En une heure ou peut-être deux, le cher pigeon est arrivé,
 A Médine, dans la maison d'Ibnou Taleb.
 Il trouve Sidi Allal, ô mon frère, à la prière.
 On était le vendredi et son fils s'y préparait,
 Faisant ses ablutions. Voilà que le pigeon
 S'abat dans son giron pendant que le faucon passe au-dessus d'eux.
 Sidi Lhoussine ou Ali a pris le pigeon,
 Il lui a donné de l'eau pour le ranimer,
 Il lui a donné du grain,
 Le pigeon ne veut pas d'eau, ne veut pas manger.
 Il dit : « Peut-être ce faucon lui a-t-il arraché le cœur. »
 En regardant, il voit un écrit attaché.
 Il le détache. Et aussitôt, le pigeon va puiser de l'eau.
 Il boit à son aise. Et aussi du grain, il mange à sa faim

Et s'envole au septième ciel.
 Et Dieu le ramène à l'instant au pays d'où il est parti.
 Sidi Lhaoussine ou Ali a vu la lettre et l'a ouverte.
 Il y a appris les faits étonnants qui se sont passés.
 Il plie la lettre. Il court, arrive à la prière.
 Il trouve son père en chaire, à prêcher la Tradition
 Aux compagnons du Prophète, du maître d'El Boraq.
 Il arrive au premier rang, s'y arrête,
 Il le dépasse. Et le deuxième et le troisième...
 Il passe au quatrième et s'arrête au cinquième.
 En vérité ce jour-là, il fit la prière à toucher la chaire.
 Ali le vaillant le voit, change de couleur.
 « Mon fils, quel est le souci que je vois sur ton visage ? »
 Il donne à son voisin la lettre qu'il apporte
 Et on le voit pleurer sitôt qu'il l'a ouverte.
 Et le pauvre tombe évanoui, perdant l'esprit.
 Un autre vient prendre la lettre et tombe aussi.
 Un qui l'a prise aussitôt ne peut plus parler.
 Ils sont cinq qui ont lu la lettre
 Et nul ne peut le renseigner.
 Sidi Ali l'arrache aux mains de l'un d'entre eux,
 Il apprend toute la nouvelle et chacun pleure en l'apprenant.
 Chacun est en deuil d'un enfant ou d'un voisin,
 Chacun a de la joie mêlée à du chagrin.
 Celui qui entend que les Compagnons ont fait tant de morts
 Recommande à Dieu son enfant et lui donne son agrément,
 Car ils ont fait grande besogne et prouesse non pas petite.
 — Qu'en aucun lieu les valeureux ne fassent défaut à l'Islam ! —
 Les Compagnons sont émus, par amour de leur parti, à cette
 [nouvelle.
 Sidi Ali leur dit : « Mes frères.
 Qu'on annonce par la ville l'assemblée des Compagnons. »
 Le crieur va par la ville, aux femmes et aux enfants
 Porter douleur non petite.
 Au conseil des Musulmans chacun sort pour prendre part ;
 Sidi Ali fait serment par son bon cheval,
 Par le sabre et la lame apportés par les anges ;
 « Nous détruirons la ville avec ses fondations,

Ou nous la soumettrons ainsi que nous a dit notre Prophète
 Et tous ses habitants passeront par l'épée,
 Avec la baraka de Dieu et du Prophète, l'Envoyé
 En qui nous avons confiance.
 Qu'on me donne un messenger pour aller chez les chrétiens,
 Que l'ennemi ne dise pas qu'on l'a trahi. »
 Tous les compagnons ont juré : « Ne leur envoyons pas une âme.
 Le chrétien a tué nos enfants en nous en laissant le regret
 Et nous aurions le souci de l'avertir, de lui parler !
 Nous n'avons qu'à nous rassembler et partir avec notre armée
 Vers cet esclave orgueilleux pour connaître ce qu'il veut :
 S'il veut être croyant et croire en Dieu, c'est bien,
 Ou peut-être payer le tribut comme un Juif,
 Ou bien s'il veut rester chrétien, se battre et rencontrer la mort. »
 Sidi Allal leur dit : « Je vous suis, suivez-moi.
 Envoyons-lui un messenger. Mais l'infidèle en vérité est orgueilleux ;
 Peut-être qu'il ne reviendra pas de son erreur. »
 Sidi Ali a pris le papier, le calame :
 « Bismillah, c'est d'abord ce qu'il écrit en haut,
 Et le salut sur toi, Prophète et maître d'El Boraq.
 Je t'annonce, ô chrétien qu'on nomme Abd es Satih,
 De trois choses. choisis pour toi la plus facile :
 L'une qu'entre nous deux, ce soit l'aman de Dieu.
 Suis la voie que nous a montrée notre Prophète.
 Abandonne les idoles. Il n'est qu'un seul Dieu,
 Mohammed est son messenger. C'est lui que je suis.
 Ou peut-être sois un Juif et paie le tribut
 Si tu veux. Si tu ne veux pas, il faut t'appréter à la mort. »
 Un messenger va porter la lettre à Abd es Satih.
 Il s'arrête en arrivant à la porte de la ville.
 « Qu'on le fasse avancer, ordonne le païen,
 Qu'il nous donne son message et montre ce qui l'amène. »
 En résumé, près de lui on conduit ce Musulman.
 Le païen parle et lui dit : « Qui t'amène ici ?
 Allons, lis ton message et dis ce qui t'amène. »
 La lettre qu'il apporte, il lui met dans la main :
 « Lis ce qu'elle contient, dit-il, et réponds-moi. »
 Le païen ouvre la lettre et n'y comprend rien.

Il ne connaît pas du tout les lettres des Musulmans.
 Il avait un traducteur qui connaissait tout langage.
 Du langage des Musulmans, sa science n'était pas petite.
 Il lui donne la lettre : « Apprends-moi leur nouvelle. »
 L'interprète ouvre la lettre et lui dit :
 « Le Musulman, son papier te donne l'aman.
 Mais il veut qu'à lui soit l'autorité.
 Il dit qu'il veut qu'à l'instant, tu croies, tu sois Musulman,
 Qu'il élève des mosquées, qu'il détruise tes églises.
 Si tu veux. Si tu ne veux pas, c'est la mort que tu trouveras. »
 Le païen est effrayé à cette nouvelle,
 Interroge l'envoyé, lui dit : « Apprends-moi
 Quelle est la force de l'armée de votre roi,
 Et s'il a de quoi l'emporter sur moi ? »
 « Les Musulmans, dit l'envoyé, ils ne sont pas en petit nombre.
 De toi et de tes tribus, vingt-quatre mille auront raison. »
 L'infidèle a ri si fort qu'il en est tombé à terre.
 En apprenant cette nouvelle, il n'a plus peur.
 Il se moque en l'apprenant. Combien il dit de paroles !
 « Ne vous moquez plus de nous, de nos boissons fermentées.
 Ne nous dites plus qu'elles nous rendent fous.
 Vous, ce qui vous étourdit, c'est l'orge et c'est la farine.
 Ils vous tournent la tête à n'entendre plus rien
 Ou c'est l'ardeur du soleil qui vous étourdit,
 Que personne de vous ne sait plus ce qu'il dit.
 Comment, dit le chrétien, je rassemble en un jour
 Soixante-dix mille guerriers, sur les chemins comme un torrent
 — Ce n'est pas la moitié de la ville où je suis. —
 Sans compter les pays nombreux qui sont soumis.
 Tous vos vingt-quatre mille, ils ne sont rien du tout.
 Ce n'est pas la dixième partie d'une tribu de chez nous,
 Et cent mille dans la ville
 Et dans les tribus de l'argent dont on ne sait pas le compte. »
 Le messager dit : « Donne-moi congé
 Et ne tarde pas. Je veux m'en aller. »
 Il tourne la lettre, écrit au dos sa réponse :
 « Je ne serai pas Musulman et ne te paierai point tribut.
 Je te provoque à la lutte.

Il faut entre toi et moi un jour de bataille ou plus,
 Et de lutte non pas petite. »
 Et le chrétien jura par le serment qu'ils font :
 « Par tous les feux de l'enfer, un quintal de poils de rat,
 — Ainsi jurent les païens —
 Je mets mon armée en route, et moi, je la suis.
 J'envoie mes chevaux
 Comme un fleuve qui déborde ou un vol de sauterelles,
 J'assiège ta muraille et je la mets en poudre. »
 Or, au fils du païen, à lui et ses tribus
 Par la bénédiction de Dieu et du Prophète,
 Il était interdit de voir cette muraille.
 Or, le messenger revient, rapporte sa lettre à Sidi Allal.
 « Seigneur, dit le messenger, je t'apporte du tourment.
 Le païen est orgueilleux. Il dit qu'ils sont des milliers,
 Et qu'il a de l'argent et des tribus sans nombre. »
 L'imam Ali se met à rire en l'entendant :
 « Tu nous apportes, dit-il, une bonne nouvelle et non du tourment.
 Tout ce que tu as vu augmente aussi ma joie.
 Nous allons ravir du butin à ceux qui portent des coiffures.
 Et dévaster les vergers et ravir femmes et biens. »
 Il fait venir toute l'armée des Musulmans. Ils sont venus
 De l'Yémen, de Syrie, et du pays des Turcs,
 De l'Inde et de l'Aïraq, et tous valeureux.
 Et ceux de Médine aussi ont reçu le ban.
 Celui qui a du bien le donne à son voisin.
 Le jour qu'il sera riche, il lui rendra son bien.
 L'ordre est donné. On dénombre l'armée et on la répartit.
 Chaque troupe de deux mille a son étendard en tête.
 Ils ont douze étendards. Ils sont vingt-quatre mille
 — On en a fait le compte —
 Et devant chaque étendard, battent des tambours.
 Douze mille à Sidi Lhassen et lui en tête
 Et sa caravane est sortie le samedi
 Par le chemin qu'a dit le fils d'Abou Taleb.
 Le lundi est sorti le fils d'Abou Taleb,
 Douze mille guerriers de l'Islam,
 Rien que des hommes valeureux

En lesquels il a confiance, il les conduit.
 En montant à cheval, il fait une prière.
 Il invoque l'aide de Dieu contre ceux qui ont des coiffures,
 Tous ne sont pas pareils, mais tous sont audacieux ;
 Il en est qu'on ne mène en guerre que de telle ou telle manière.
 Gloire à Allah Très-Haut qui fait tout ce qu'il veut,
 Qui distingue les créatures ainsi qu'il veut.

Le païen s'ébranle aussi. Il atteint les Musulmans.
 Avec des trompettes. Avec des sonnettes. Il bat du tambour.
 Le païen est effrayant. Sa taille n'est pas petite,
 Il mugit comme un torrent qui déborde en un instant.
 Ainsi que des chacals au milieu des moutons,
 Ainsi les compagnons au milieu de l'armée qui porte des coiffures.
 La fumée de la poudre est pareille au brouillard, [du ciel.
 Le plomb tombe comme la grêle, plus fort qu'un orage qui vient
 Or du païen c'est la défaite. Et il prend la fuite à l'instant.
 Le Musulman tombe sur lui. Que nul ennemi ne s'échappe.

Revenons à Sidi Aomar ibnou Iaser
 Avec le portier du roi, à la faveur du tumulte,
 Ils sont montés à cheval. Ils sont partis, les vaillants,
 Vites comme un vent violent qui descend du ciel.
 Du païen c'est la défaite. Il est rentré dans la ville
 Où l'Islam vient l'encercler ainsi qu'un anneau.
 Mais le païen fait encore tirer les canons :
 « Boum, dit-il, sur les Mouros. » Il a de l'audace encore.
 Pourtant l'Islam est sur lui et non pas peu de chevaux.
 Mais Dieu n'a pas encore accompli ce qu'il veut.
 Voilà que Sidna Djabril descend vers Ali,
 Vient auprès de lui, de nuit, et lui dit : « Va-t'en,
 Essaie de tromper le chrétien en t'en allant,
 Laisse-le un jour. S'il est négligent, reviens à l'instant. »

Sidi Ali a publié à son armée :
 « Qu'on abatte les huttes et qu'on replie les tentes
 Comme pour s'en aller. » Voilà le jour venu. Le chrétien est content,
 Chacun sort de la ville. On en ouvre les portes.

En lesquels il a confiance, il les conduit.
 En montant à cheval, il fait une prière.
 Il invoque l'aide de Dieu contre ceux qui ont des coiffures,
 Tous ne sont pas pareils, mais tous sont audacieux ;
 Il en est qu'on ne mène en guerre que de telle ou telle manière.
 Gloire à Allah Très-Haut qui fait tout ce qu'il veut,
 Qui distingue les créatures ainsi qu'il veut.

Le païen s'ébranle aussi. Il atteint les Musulmans.
 Avec des trompettes. Avec des sonnettes. Il bat du tambour.
 Le païen est effrayant. Sa taille n'est pas petite,
 Il mugit comme un torrent qui déborde en un instant.
 Ainsi que des chacals au milieu des moutons,
 Ainsi les compagnons au milieu de l'armée qui porte des coiffures.
 La fumée de la poudre est pareille au brouillard, [du ciel.
 Le plomb tombe comme la grêle, plus fort qu'un orage qui vient
 Or du païen c'est la défaite. Et il prend la fuite à l'instant.
 Le Musulman tombe sur lui. Que nul ennemi ne s'échappe.

Revenons à Sidi Aomar ibnou Iaser
 Avec le portier du roi, à la faveur du tumulte,
 Ils sont montés à cheval. Ils sont partis, les vaillants,
 Vites comme un vent violent qui descend du ciel.
 Du païen c'est la défaite. Il est rentré dans la ville
 Où l'Islam vient l'encercler ainsi qu'un anneau.
 Mais le païen fait encore tirer les canons :
 « Boum, dit-il, sur les Mouros. » Il a de l'audace encore.
 Pourtant l'Islam est sur lui et non pas peu de chevaux.
 Mais Dieu n'a pas encore accompli ce qu'il veut.
 Voilà que Sidna Djabril descend vers Ali,
 Vient auprès de lui, de nuit, et lui dit : « Va-t'en,
 Essaie de tromper le chrétien en t'en allant.
 Laisse-le un jour. S'il est négligent, reviens à l'instant. »

Sidi Ali a publié à son armée :
 « Qu'on abatte les huttes et qu'on replie les tentes
 Comme pour s'en aller. » Voilà le jour venu. Le chrétien est content,
 Chacun sort de la ville. On en ouvre les portes.

Un rocher tombe sur lui, le met en poussière,
 Il a fondu comme de l'eau.
 « Qu'il en vienne un deuxième », a dit Moulai Ali.
 Un deuxième est venu pour monter sur ce mont.
 A la deuxième porte, où le rusé guettait,
 Un bloc tombe dessus. Il fond comme de l'eau.
 Un autre encore est venu. Si bien que douze sont morts.
 Moulai Ali ne peut pas supporter de rester là sans bouger :
 En lui s'éveille le désir de monter sur cette montagne.
 Il s'élançe, le vaillant. Il est tout joyeux.
 Voilà Aomar ben Iaser qui lui dit :
 « Allons voir dans ce château, tous les deux, si ce païen
 Veut être Juif ou Musulman et nous payer de notre peine,
 Ou s'il veut rester Chrétien et trouver la mort. »
 Sidi Ali dit : « Bismillah. » Ils arrivent sur la falaise,
 Il ouvre la première porte,
 Il dit encore : « Bismillah » et ils atteignent la deuxième.
 Et Aomar l'a ouverte en disant : « Bismillah »,
 Et il dit le témoignage. Il a peur de ce rocher.
 Il ne sait ni ne voit moyen d'y échapper
 Quand un rocher se détache, et non pas petit.
 Or Moulai Ali lui dit en levant les yeux vers lui :
 « Épargne-nous, tu seras un rocher du paradis. »
 Et voilà qu'à l'instant, il retourne à sa place.
 Le païen en lance un second. Il retourne aussi à sa place.
 Alors le païen a vu la merveille non petite.
 Il fait révérence au vaillant et se met sous sa protection.
 Ali a son dessein. Veut-il se repentir et être Musulman
 Et suivre le chemin montré par le Prophète ?
 Le Chrétien dit : « La royauté, avec l'argent, emporte-les
 Si je peux, par ce moyen-là, sauver ma tête. »
 Moulai Ali lui dit : « Coupe là ces propos.
 L'argent, j'en ai en main. Je n'en ai pas souci.
 Rien ne peut te délivrer de ma main que te faire Musulman,
 Rends le témoignage à Dieu et à son Prophète
 Et, par Dieu, tu seras sauvé.
 Ou, par l'épée qui vient du ciel, en deux tu seras coupé.
 Le païen ne veut pas entrer dans notre Islam, il reste idolâtre,

Et le sabre de l'imam l'a coupé en deux moitiés.
 Petit à petit, il a pris des biens. Il les a gardés.
 De ce jour, Dieu lui a donné autorité sur les Chrétiens,
 Il a brisé les idoles et ruiné leur royauté.
 Or, il a donc été pris, le chacal chrétien !
 Il a payé la rançon des enfants des Compagnons,
 Abd es Satih, le païen, rançon amère pour lui.
 Les Compagnons, Monseigneur, ils sont tous rentrés
 Dans la joie et dans la paix.
 Grâce à Dieu, j'ai terminé mon récit.
 Sur toi la prière avec le salut,
 Prophète, ô Maître d'El Bouraq.
 Protecteur, envoyé d'Allah
 J'ai l'espoir d'aller avec toi.

Ce récit a été terminé, par la force de Dieu et sa puissance, à l'heure de l'appel du « zoual », l'excellent jour de mardi, le vingt-unième jour du mois d'Allah, Ramdan l'auguste, de l'année 1322.

Par le serviteur de son Dieu Brahim ben Lhaoussine ben Ahmed ben Brahim ben Mohammed ben Addi ben Mbarek el Ouisadni el Khalfaoui, el Boubkri.

De la combat terrible contre Abd es Satih, Monlay Al.
 o preppi cela à du grand camp que le sabre après l'air
 traversé a fendu au travers la terre

La terre lui a juré : "Tu me le paieras quand tu
 seras mort".

Igabill giv oukhal : Aine is tikert at foukkoul
 Or Monlay Al pleure. Mais Sidne Jabul lui dit
 "Tu n'as pas o pleurer, ni a vaincre la terre
 jusqu'après ta mort tu seras enlevé au ciel."

Itouffe² il a été enlevé.

le "ghaïba." (Asatayma. lettre).

LA CHANSON DU THÉ (TEXTE BERBÈRE)

Transcription en caractères français.

El hamdou lillah ouaḥadhou
 Bismillah, ism n lbari t'ala, zouareght
 Iga lsa i ouaoual inou, nettan af adbennagh
 Nghar i Sidi Aḥmed ou Moussa aiṣouben aoual
 Nghraias aiagh izour, nz'am bahra sers
 Rarad l'aqel, a ma iḥaḍern ijma'in
 Fissat, ajjat aoual, l'adou ouaoual d aoual
 Ṭabla zound tafoukt, lqist ennes aradbiinegh
 Tfoulki, tnqi, dar lghani kagh atgaouar.
 Ṭabla ljdidiouf aqdim, nnour aiziin
 Rarad l'aouqoul, lferḥa nettan aiziin
 Rarad l'aouqoul, imma ṭabla our sar doument
 Oualli ṭfar lmout, aias idoumen d likhert
 Ṭabla zoud tafoukt, imma lakouasan gisent
 Zoud benatou n'achin, imma lberrad dagh nettan
 Zoud lqouṭb oualli illan gh izin igenouan
 Ṭabla tfoulki, ian iṭtafen aidannes, izḍaras
 Ṭabla d lkas d lberrad, ljid izḍapas
 Amghar d lqaid d lqadi zḍaren i ṭablaouat
 Oula agellid izḍaras, kouian ihedaias
 Ṭabla, afoulki illa darount, oualakin hati
 Ian dar aida d lmal mḡar izḍaras
 Ṭabla d lkisan nṭaous aifoulkin ziin
 Iga lmejmar jjahennama, lmkhraj agh nettan
 Ar gis ḥargen ouaman, zoud ouizougen ennan :

« Iffough lkhir ddounit, n̄ra lachjarat
 Ar tent nsoua, noutentin adagh iħargen oukan. »
 Iffough lfouar gh imi lmkhrej zoud imi oubenkal
 Iffiaghen gh lberrad arnit nsdoullough
 Gis atai oula soukker ifsi zoud aman
 Igas n'an'a tisent, kra mou iħaħer immim.
 Iffi iagh lberrad gh lkas njjaj, biinegh
 Kouian iraiagh izri mdden illa gh darnagh
 Ĥoubbinagh mdden zoud agellid ighd iffough
 Zoud lmoħibba nzzman our aħk itbalan
 Nekk lmokhraj d lberrad d lkisan d oufous
 Nzri gh imi dar tasa d oul raħagh gisent
 Ian agh imħin, mħar iga řsabi nhaoult
 Imma oualli t imiaren, ist aħk nselb naouit
 Nlla ttaman, ian izelden our sar ides nmoun
 Lqaleb ilsan aderr'a illid f ouraman
 Inkhalat lbařt our illi ttelj aiziin
 Atai loundriz aggis ifoulkin ziin
 Iga lfakher tařoum'ait, lmkhraj agh nettan
 Iga lmoudden imma lberrad limam idhar nit
 Imma lkouas gan řsfouf, řsinia dagh nettan
 Tga lmsalla, ma tennam, a ouilli fehennin ?
 Ĥabla lmourad atnqi, għaian af d iouigh
 Ĥabla d lberrad d lkas, laboud ad soufoun
 Ziifen s oucherouiħ ighousen aour igg aqdim
 Danqam igan lmizan itoujouh a iziin
 Ils ouħaik d ou'amam, l'aqel aiħaħer dagh nettan
 Taħssa d lferħa, iaj lkiber, aour ikaber, iħarm
 Anqam agerħ ouaiad aillan hati
 Ian ioufen ouaiad, iajjit, ladeb aiziin
 Abkhil lmourziħ ma ira Ĥabla, anabri ais
 Iger oula Ĥadan lkas, abkhil our ziin
 Inrat irid ġar irid, iouf a lahlannes
 Chrif d ougerram, han zerb aour illi gh daroun
 Igh iga ian anqam, ismaqal ard annin
 Ait lmakan init ran Ĥoubbount iħhar nit
 Ian ak iran tagħaoua, ouallah as at gallan
 Izaidis aialimin, ildikin s oufous

Taḍssa d lferḥa lmoḥibbt d brk izdinit
 Marhaba ikkad igenouan, marhaba kkand ikalen
 Iaouik s lbit ifoulkin d lfrechat gisent
 Ili laman ioufak netta kra d ibder ian.
 Imma ianak our irin taghaousa, lhounakin ;
 « Brk a meskin, rohat, eioua, ak ihedou Rabbi
 lallah, roḥ, inchallah. » Tennit isd ennit
 Isakinna : « All adar ennek aour ib'ad lḥal. »
 Atai illa laouqat, a oualli jahelnin
 Ṣsinia d lmerqa d oudi, a oualli fehemnin
 D oughroum irden dlbit i'azeln ouḥadatent
 Salaban d ljaoui d l'aoud lboukhour aiziin
 Bchrtin lbit ighousen aittili dagh nettan
 Oula tazerbit oula iḥanbal ouakdalik
 Ṭbla ghoufella lfrach, oua fhem lkhbarat.
 Igh oumzen idouḍan ian lkas hati sahennat
 Ight oukan isoua tjji tasa halhamoumat,
 Ṣsinia d lberrad d lmqraj gh lbit ziin
 Ili gis loundriz mach aour igin aqdimen
 Oula ttelj oula chiba d liqama kadalik
 Ian isouan kraḍ lkisan iouda lqn'a zin
 Ini ira kouz akourai attikhāssan gh lḥin
 Ṣouab kaittilin gh ouatai imma chb'at
 Ian tent iran ikkasen tasra zound aram
 Ait lm'ana l'achiqin agh ijouz atai
 Taroua d lḥabab d ikhf ian agh ijouz ouatai
 Ṭolba d l'aoulama stahalen outai d lferḥa
 Oualli kṣouḍnin Rabbi kkin agharas asd iffough
 Kigan isoufen ṭolba i'amin ourd imik
 Akhdim n ṭolba igh immout aigad ou lḥnt
 Ian ten ikerhoun aghanittili d Ouad Saqar
 A ouad igan anqam ouatai hatin
 Lkas izouarn oula ouissin ḥarchat hatin
 Ight ikhassa imik negh izouid bṭal daroun
 Achkou inqamen iaḍnin aigan l'adounnoun
 Ḥarchat, mmaghat, imma ouis kraḍ agh nettan
 Igh immim our igi jmil laboud adziin
 Igh iga ian anqam iaggouin ard annin

Atai ammas nzenbil, iaggöuin ard annin
 Telj lḥorr ammas n tarb'ait lqoubbanin
 Aouin dari loušit, imma ti our itbitent
 Ian our iṭṭafen aidannes ingiri d ouatai
 Att our isala izenz tigemmi d lašoul
 Oula jnanat lhorn a'dmen, chahouat aikhloun
 Achkou soukker gan agerzam, netta d ouatai
 Ouanna rzan oukan iqn'a itouada igellin.
 Ṭabla, afoulki illa darount, oualakin hati
 Ian dar aida d lmal mḡar izḡar as
 Aouin dari loušit imma tiour itbitent
 Koulmad itkkan lmizan, imm'a jmilennes
 Ilkm soukker igenouan, atai oua kdalik
 Lmoufflis d oumḡlouḡ sersen ṭablaouat
 Oula lbriq, amḡlouḡ iout nntaḡ rmin.
 Ma ira oumḡlouḡ atai, is at'ajabegh oukan
 Ma ira oum.louḡ atai, iḡarm gis tourḡiouin
 Oula tissouma, tisoumar kanit gommern
 Ourd lksout, ourd idoukan, irkan ourd imik
 Iḡarm adrim tamerouast aroukan ksent
 Itkhouaḡ anit ifrou iat sinnaghd ouḡern
 Tment'ach innagh ianni babennes isdoullout
 Lkhrouḡ lmi'ad loutiqṭ isermi dghaian
 Lkhšam tagallit arkigh irmi ifrou dghaian
 Ma ira amḡlouḡ atai. a lḡhabab, ijder oul
 Our gin afellaḡ our gin akessab lišoul
 Iḡarm tassmmat ouakal ijri oua kdalik
 Oula tigmimi akherb agh imiar iga ouiaḡ
 Our gin amghar d lḡaḡi our gin lḡaid ouhalen
 Our gin agellid oula ššan'a mas iz'am ouach ?
 Ṭabla d lkisan nṭaous our illi bla ian
 Igan lḡanoun iga akias imoušsou nit
 Lqn'a d lḡanoun d dlḡaidran aifoulkin ziin
 Imma lmousserrif Rabbi at our ḡoubboun ijahelnit
 Tffough lmoḡibba lḡoum agh tella d ouaman
 Iksagh ouatai brk, iksagh irgazen 'adelnin
 Ouanna t our isouin mḡar oukan itgallat
 Foudi oula tament oula ddhen iga bṭal

Lbrouj ououdi ttiglain d lbroumi dkemmin
 A tifi d lmerga ennan ouilli jahelnin
 Kra igat amoussou gh our illi ouatai balan
 Ikchem lkhir aman ḥamanin a ia idm'an
 Lmoḥibba soubazen gh lqoumad gh elligh
 Our gigh l'aib iṭt'amat atai aiziin
 Aouin dari louṣit imma ti our itbitent
 Afoulki dzzin, a ṣsinia ighama illa d ouaman
 Igh iḥama ouatai negh ikrm iouf lahlannes
 Louaṣt d rrahmt aifoulkin ian itmiizen aoual
 Negh tinit : Inna Rabbi toumzin aidaouan
 Gint asafer i laḥ ian itmiazen aoual
 Ikkad kouian afoulki, toumzin kagh itgiouir
 Igh isoua ili tisent our iḥataj blafous
 Ima lidam our idoum a idoumen d likhert
 Toumzin aigan l'aoult imma atai hati
 Issen Ouroumi is tgam l'adou arkoun ikkat s izran
 Lanfaḍ atai rrrch lmizan imdinit
 A'dou ouḥalig agh ikkat issen is asgis
 Trkha lmout achkou ouḥalig tasa d oul ghin aghd ellan
 Ifkad Ouroumi l'abour iselsasdkhent
 Iout koun Ouroumi s lqias lqaleb aghd ousin
 M'alagis nnafi'a ikkoutin our radlkmen
 Iserfed Ouroumi izran ennes aillighd ouṣeln
 Tgimten gh lmizan ian iouten gis ittout

Ait lmizan aingaran d Rabbi gh likhert
 Our llin a chafi'a oula kiin a ljennt, iga mouḥal
 Is elli fasregh aoual imma ṭtablaouat
 Igit ouaoual ensent outin itran igenouan
 Irḥam Rabbi ennaḍim igh ider oula igh imout
 Samaḥ inaḍim, a Rabbi, kighd izaid aoual
 Negh naqsan, a Rabbi, rrahmt tella gh darount
 Nkmmel aoual n ṭabla nekkin hati
 Nḍalbaoun, a ma isellan, ddou'a righ gisent
 Tin Rabbi d loualidin inou d ouin noun
 A nnebbi Moḥammed oula l Islam ijm'ain

LA CHANSON DU THÉ

Au nom d'Allah, du Créateur, du Dieu Très Haut,
C'est par son nom que je commence.
C'est sur son nom que je bâtis, c'est la base de ma chanson.
Sidi Ahmed ou Moussa, c'est lui que j'invoque
Pour qu'il marche devant moi, qu'il arrange mes paroles.
En lui j'ai grande confiance.
Tournez vers moi votre attention, ô vous tous qui êtes présents.
Cessez de parler. La parole est l'ennemie de la parole.
Du plateau à thé semblable au Soleil, je dirai l'histoire :
Il est beau, il est reluisant. C'est chez les riches qu'il habite.
Un plateau neuf vaut mieux qu'un vieux
Et la lumière l'embellit.
Tournez vers moi votre attention,
Par lui la fête est embellie.
Tournez vers moi votre attention. Il ne durera pas toujours.
Pour celui que la mort poursuit, rien ne dure que l'autre vie.
Le plateau, lui, c'est le Soleil. Les étoiles de la Grande Ourse
Ce sont les verres. Et la théière est le Pôle au milieu du Ciel.
Le plateau est beau pour celui qui a du bien. Il peut l'avoir.
Le généreux a le pouvoir d'avoir plateau, théière et verres.
Le caïd en a le pouvoir, les cheikhs et le cadî aussi
Et le peut aussi le Sultan, à qui chacun fait des présents.
La beauté, plateau, vous l'avez,
Mais qui n'a ni biens ni argent, il ne peut pas vous posséder.

Plateau, tasses couleur de paon, comme ils sont beaux.
 Le trépied ou brûle la braise est un enfer. Et la bouilloire,
 Ainsi que chante la cigale, l'eau qui bout y chante ceci :
 « Au monde, il n'est plus de bonté puisque je vois ces arbres-ci,
 Ces arbres que j'ai arrosés, ce sont eux qui me font brûler. »
 Comme une langue de serpent, la vapeur sort de la bouilloire,
 On me verse dans la théière et là, je suis humiliée.
 Il y a du sucre et du thé. Le sucre fond comme de l'eau
 Et la menthe y donne du sel. Tout est doux quand elle est pré-
 [sente.]

On me verse de la théière et dans les verres j'apparais.
 Chacun m'aime et les regards des gens sont posés sur moi.
 On m'aime ainsi que le roi quand il sort (de son palais)
 De cet amour d'autrefois qui jamais ne se fanait
 De la bouilloire à la théière et des verres jusqu'à la main.
 De la bouche je passe au foie et puis au cœur,
 C'est là que je trouve la paix.
 Qui m'a goûté, même un enfant, a du tourment.
 Qui à moi est habitué, je l'emporte et je le rends fou.
 Je suis cher, le malheureux, je ne vais pas avec lui.
 Le pain de sucre, en robe bleue, qu'on attache sur les chameaux
 Pas de plaisir s'il fait défaut. Le sucre neigeux, qu'il est beau.
 Le thé de Londres a la beauté et la bonté.
 Le trépied, c'est le minaret de la mosquée ;
 La bouilloire, c'est le moudden, c'est évident, tout à côté.
 Et la théière, c'est l'imam. Cela aussi est évident.
 Et les verres, ce sont les rangs des Musulmans à la prière.
 Et le plateau, c'est la msalla. Et que dites-vous de cela,
 Vous qui êtes intelligents ?
 Què le plateau soit brillant. Là-dessus, j'insiste.
 Que le plateau et la théière et les verres soient éclatants.
 Essayés d'un linge propre et non par de vieux chiffons.
 Que celui qui fait le thé ait un esprit pondéré
 Qu'il ait aussi, cela est bon, de la considération.
 Qu'il porte haik et turban, mais qu'il ait aussi la sagesse.
 Le sourire et la bonne humeur, mais pas d'orgueil, c'est un
 [péché.]
 Dans ceux qui préparent le thé, tel à un autre est supérieur.

Qu'on le laisse faire au meilleur, la politesse à sa beauté.
 Que vient faire auprès du plateau cet avare et ce parasite ?
 Qu'il se garde bien de toucher les verres ou de les approcher,
 Il n'est pas beau d'être avare.
 Il vaut mieux un bon lavage qu'un mauvais.
 Mais pas du tout de lavage vaut mieux qu'un mauvais.
 O chérif, ô marabout, pas trop de hâte chez vous.
 Celui qui prépare le thé, qu'il regarde les gens du lieu,
 Il verra bien ceux qu'ils aiment, qui leur sont chers.
 Celui-là qui te veut du bien, c'est par Dieu qu'il te fait serment.
 Ensuite il jure par sa droite.
 Il vient te prendre par la main.
 C'est le rire et la bonne humeur, le bon accueil et l'amitié.
 La bienvenue descend du ciel, vient sur la terre,
 Il t'emmène au beau pavillon où les tapis sont étendus.
 Entre vous c'est la confiance. On ne peut rien dire de mieux,
 Mais celui qui ne t'aime pas, il te jettera (ces paroles) :
 « Repose-toi, mon pauvre ami. Couche ici. Que Dieu te dirige.
 Par Dieu, tu passeras la nuit. S'il plaît à Dieu. « Si tu le crois. »
 C'est : « Lève tes pieds » qu'il veut dire afin qu'il ne soit pas trop
 [tard.

O vous qui êtes trop pressés, sachez que le thé a son heure.
 Il est un temps pour le plateau comme pour la sauce et le beurre
 Ainsi que pour le pain de blé et pour la chambre séparée.
 Il est beau d'avoir du santal, de l'encens, du bois parfumé,
 Mais à condition que la chambre, elle aussi, soit bien nettoyée
 Et les tapis à laine rase et les tapis à haute laine.
 Le plateau va sur le tapis. Comprenez bien ce que je dis.
 Avec le verre dans les doigts, toute chose paraît facile,
 Aussitôt qu'on a bu le thé, le cœur guérit de ses soucis.
 Dans une chambre jolie, plateau, bouilloire et théière
 Avec du thé d'Angleterre et qui ne soit pas vieilli
 Et du sucre et de l'armoise, avec de la menthe aussi.
 On boit trois verres, c'est assez. Il est bon d'être modéré.
 Celui qui veut en boire quatre, à l'instant il faut qu'on le batte.
 Le thé, c'est la civilité. Celui qui veut se rassasier
 Qu'il aille avec les chameliers pâturer de la saponaire,
 Aux amoureux, aux gens d'esprit, le thé convient.

A un homme avec ses amis et ses enfants, le thé convient.
Les étudiants et les savants favorisent le thé, la joie
Et tous ceux qui craignent Dieu en suivant la Voie !
Combien les savants valent mieux que les aveugles, non pas peu.
Le serviteur du savant va au Paradis, s'il meurt.
Les ennemis du savant, ils vont au fleuve d'enfer.
O vous qui préparez le thé, le premier verre et le deuxième,
A ceux-là mettez tous vos soins.
Un peu de trop, un peu de moins, et tout votre travail est vain,
Car les autres faiseurs de thé, vous les avez pour ennemis.
Soignez le thé. Défendez-vous. Même si le troisième est doux.
On ne vous en aura pas gré. Il doit être bien préparé,
Celui qui fait le thé, il doit bien regarder le thé dans son coffret
Et le sucre neigeux dans sa boîte voûtée.
Qu'il se sépare du thé, celui qui n'a pas de biens.
Qu'il ne s'occupe pas du thé, il y vendrait son héritage,
Jardin, maison, et puis ruiné, il lui faudrait s'expatrier,
Car le sucre est une panthère, et aussi le thé.
Celui qu'ils ont déchiré, piétiné,
Le pauvre n'a plus qu'à s'en contenter.
Plateau, tu as de la beauté, mais il faut pour te posséder
Avoir de l'argent et des biens.
Tout ce qui se vend au poids, dangereux est son bienfait.
Le sucre va jusqu'au ciel et aussi le thé.
Le pauvre et le misérable, ils ont des plateaux à thé
Et des cafetières. Les pauvres sont las, frappés de calamité.
Qu'ont-ils à faire du thé ? J'en suis étonné.
Qu'ont-ils à faire du thé, les pauvres qui n'ont aux pieds
Ni semelle ni courroie, en quête d'une lanière,
Sans vêtement ni chaussure et de crasse non pas peu,
N'ayant pas même un dirhem pour payer leurs dettes,
Ils s'y perdent. L'une est payée que dix-huit leur courent après.
Et toujours ils sont humiliés là où ils voient leurs créanciers
Et des mensonges, des délais et des gages qu'il faut donner
Ils sont lassés. Et des procès et des serments
Tant qu'à la fin il faut payer.
Le pauvre, que veut-il du thé ? Mes amis, son cœur est brûlé.
Lui qui n'est pas un laboureur, n'a pas du bien par héritage.

Qui s'en va pieds nus sur la terre, et sans sandale
 Et sans maison. Il est habitué aux ruines,
 Étant lui-même une autre ruine.
 Il n'est cheikh, caïd ni cadî et il n'a rien que des soucis.
 Il n'est artisan ni sultan. Sur qui peut-il se reposer ?
 Plateau, tasses couleur de paon, celui-là seul peut les avoir
 Qui est réglé, qui est prudent, qui est habile.
 La modération, la mesure et la prévoyance sont bons.
 Celui qui gaspille son bien, que Dieu n'aime pas ce païen
 L'amitié n'est plus chez les gens, elle n'est plus que dans le thé.
 Il nous a pris le bon accueil, il nous a pris les braves gens.
 Celui qui ne boit pas de thé, fût-il même comblé du reste,
 De graisse et de beurre et d'œufs, tout est en vain.
 Les tourelles de beurre et d'œufs, tout est en vain,
 Et vous aussi, viande et bouillon. Les fous ont dit :
 Toute visite est dépréciée, dans laquelle il n'est pas de thé.
 Toi qui veux trouver l'amitié chez les gens de ce temps présent,
 Elle est entrée dans l'eau bouillante.
 Sans mépriser les autres mets, c'est le thé qui est le plus beau.
 Écoutez de moi un précepte :
 Toute ta beauté, plateau, elle réside dans l'eau.
 Du thé trop chaud ou bien trop froid, mieux n'en vaut pas.
 Ce qui est bon, c'est la mesure et la bienveillance de Dieu,
 Vous qui savez juger les choses.
 Mais vous dites que Dieu a dit : « L'orge sera ta nourriture,
 Et le remède pour la faim », vous qui savez juger les choses.
 La beauté de tout s'en va. Mais dans l'orge, elle demeure.
 Avec du sel, l'orge mouillée, on n'a besoin que de sa main.
 Mais la graisse ne dure pas. Il ne dure que l'autre monde.
 C'est l'orge la nourriture. Or, quant au thé, voyez-vous,
 Le chrétien, lui qui connaît bien que vous êtes ses ennemis,
 Il vous frappe avec ces canons chargés de ses balles de thé,
 Il vous tend des embuscades au plateau de la balance,
 L'ennemi au ventre vous frappe. Il connaît bien que c'est là
 Que la mort est facile, au ventre où sont le cœur et le foie.
 Le chrétien lance ses vaisseaux. Il les charge de cotonnade.
 Le chrétien frappe. Il vise bien. Il apporte le pain de sucre.
 Si c'était pour votre bien, il ne vous enverrait rien.

Le chrétien lance ses pierres et il les fait arriver,
Vous les mettez dans la balance. Et l'un les lance sur son frère,
Celui qui a tiré juste à la paix.
Seront les gens de la balance privés de Dieu dans l'autre vie.

Il n'est ni Paradis pour eux ni miséricorde de Dieu.
J'ai donc expliqué mon affaire. Quant à l'histoire du plateau,
On y dirait plus de mots qu'il n'est d'étoiles au ciel.
Que Dieu bénisse le chanteur, qu'il soit mort ou qu'il soit vivant.
Que Dieu pardonne au chanteur s'il ajoute ou s'il oublie.
Dieu est le Compatissant.
Du plateau j'ai fini l'histoire. Vous qui êtes ici présents,
Une prière pour le chanteur, afin que lui soient bienveillants
Dieu, et ses parents et toi, prophète Mohammed.
Et le salut pour tous les gens.

Fini en l'an 1313 par l'esclave de son Dieu, le chanteur Brahim
ben Lhaoussine ben Ahmed ben Brahim ben Mahammed ben
Addi el Ouisadni el Khalfaoui (apporté à Tiznit en 1918 par
Mohamed ben Embarek bou Azalim el Khelfaoui.
Que Dieu lui fasse miséricorde.)